



Vol. III.—No. 16.

MONTREAL, JEUDI, 18 AVRIL, 1872.

ABONNEMENT, \$3 00.
PAR NUMERO, 7 CENTS.

LE DISCOURS D'OUVERTURE.

Ce discours, comme œuvre de dernière session, est fort habile. Il est court, peu compromettant et heureux dans le choix et la distribution du peu de besogne à faire.

L'allusion à la terrible maladie et au recouvrement providentiel du Prince de Galles y occupe le premier rang à juste titre. C'est de bon goût et de bonne politique. Rien ne prouve mieux la beauté et la solidité du régime constitutionnel anglais que cette participation sincère de tous les sujets de la Reine dans ses alarmes, ses angoisses et ses réjouissances.

De graves raisons de politique impériale et canadienne ont retardé l'ouverture du Parlement Fédéral. Ces raisons sont évidemment les négociations pendantes entre les Etats-Unis et l'Angleterre au sujet du Traité de Washington, auquel on ne consacre qu'une ligne insignifiante. Sur ce point, on pourrait difficilement blâmer le gouvernement d'en dire si peu. Ce Traité, qu'on a déjà, en Angleterre, qualifié d'avortement diplomatique, est à la veille d'être répudié par l'une des parties contractantes, si l'on en croit les dernières nouvelles. Les difficultés soulevées par les réclamations américaines pour dommages indirects sont aux mains des chancelleries et ne s'aplaniront pas de sitôt; tant que la question sera dans cet état, il est inutile de nous en occuper.

On va organiser vigoureusement un nouveau système d'immigration. Si l'on songeait aussi, en passant, à garder nos compatriotes!

Mais il ne faut ni calomnier ni médire. Il sera sans doute beaucoup fait dans ce sens—pour empêcher l'émigration de nos—par les grands travaux annoncés: la construction immédiate du Pacifique, l'amélioration et l'extension de nos canaux. Le gouvernement pourra d'autant plus facilement et plus rapidement se mettre à l'œuvre que ses revenus se sont accrues au-delà de toute prévision et permettront l'accomplissement des améliorations promises sans qu'il soit besoin d'imposer de nouveaux impôts. C'est certainement la meilleure nouvelle à donner aux économistes représentants du peuple électeur.

En somme, tous les fidèles qui désirent une réélection, trouveront excellent le discours du Trône; il attaque vaillamment les questions favorables; il cotoie habilement les récifs dangereux, et il évite prudemment les points scabreux. Il porte dans ses flancs un programme aisé et une session colorée de rose. Puis les critiques les plus exigeants seront bien forcés de comprendre qu'une Chambre et un gouvernement qui travaillent consciencieusement et énergiquement durant quatre sessions peuvent se payer le quart-d'heure de sommeil pendant la cinquième session. A tout événement, on pourra toujours répondre à ces damnés rouges, s'il en existe encore, qu'il y a de l'ouvrage de taillé pour longtemps et qu'il y a encore du pain dans la huche.

J. A. MOUSSEAU.

L'EDUCATION.

(Suite.)

L'éloignement de la vie rurale par la classe éclairée de notre pays est un fait déplorable, qui a sa source dans les mœurs et les habitudes, conséquences de l'éducation. Pour faire aimer la vie des champs, il faut que l'éducation en fasse comprendre les avantages, et fasse naître le goût de cette vie active, un peu

rude, mais saine et qui, pendant les intervalles de repos, fait trouver par le contraste même, une saveur indicible, à l'exercice de l'intelligence, aux jouissances de l'esprit, de la pensée solitaire, méditative et un peu rêveuse. Ce genre de vie a certainement plus d'attraits qu'aucun autre, et donne une satisfaction plus réelle et plus durable que le goût excessif de la sociabilité et de la nouveauté, demandant toujours des changements de scène et de situation, dégénéralant souvent en une mobilité inquiète et déréglée.

Telles sont les tendances presque générales parmi nous; tendances fort contraires aux habitudes douces mais un peu monotones de la vie rurale, que comprennent si bien les Anglais, chez qui le chez soi, le Home, est l'objet d'une si vive affection.

La prospérité d'un pays, dépendant du développement de ses ressources, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, comment veut-on qu'un pays devienne prospère, lorsque l'exercice de ces trois branches essentielles de la prospérité par la classe éclairée, discrédite ceux qui les exploitent? Comment veut-on que les plus intelligents, les plus instruits s'exposent à ce discrédit?

En étudiant moins les coutumes des âges anciens, qui discréditent ces trois branches essentielles du progrès, et en étudiant les besoins des nouvelles sociétés, qui en comprennent l'importance, nous réhabiliterions ce qui fera notre avenir.

Comment veut-on que l'étude presque exclusive des anciens usages, qui anoblissent l'oisiveté et avilissent le travail, n'ait pas produit les effets que je signale?

Comme l'homme est ce que le fait l'éducation qu'il reçoit, comme le but de l'éducation est de confier à l'enfant la semence des idées que la société juge convenable de lui donner, pour son plus grand bien et celui de la société, ne s'ensuit-il pas que l'étude presque exclusive de certains usages, mœurs et coutumes, ne pourront produire chez l'enfant que des idées conformes à ce qu'il aura étudié? De là, en mettant continuellement les enfants en contact avec l'idée que le travail est une nécessité déshonorante, et l'oisiveté une distinction honorifique, l'homme, un roturier, un vilain, ou un être privilégié, par la naissance, le nom qu'il porte; ne pense-t-on pas que le contact continu de l'enfant avec ces idées, dans un âge où les impressions reçues se gravent le plus profondément, ne pense-t-on pas, dis-je, que cela puisse imprimer à ceux qui reçoivent cette éducation et aux sociétés entières, un caractère conforme à ces idées? Ne pense-t-on pas qu'il serait mieux d'inculquer à l'enfant, que le travail est une honorable nécessité, à laquelle il est honteux de se soustraire, que les hommes sont égaux, également nobles dans leurs âmes créées à l'image de Dieu, également vils dans leurs corps tirés du limon de la terre?

L'antipathie contre le commerce, l'industrie et l'agriculture, n'existerait pas, si l'instruction n'était pas le partage d'une classe de citoyens, si l'instruction, au lieu de ne faire que des hommes de profession, ou des employés du gouvernement, était le partage de tous, accessible à tous; si l'instruction, au lieu d'être classique, était commerciale, industrielle, agricole, c'est-à-dire nationale.

En Angleterre, l'éducation et la liberté sans révolution, ont produit un immense développement industriel et commercial, et le développement industriel et commercial a produit, à son tour, une grande prospérité agricole.

L'exploitation intelligente du sol, avec des capitaux suffisants, est la plus utile, la plus morale, la plus patriotique et la plus profitable de toutes les industries. C'est cette priorité d'importance de l'agriculture dans l'intérêt général et bien entendu, d'un pays, qui faisait dire à Olivier de Serres, sous Henri IV: "Pâturage et labourage, sont les deux mamelles de l'Etat."

Tout a concouru dans ce pays, à faire considérer l'agriculture comme un métier, dont la pratique n'a pour guide qu'une grossière routine; lorsque dans d'autres pays elle est considérée comme une science importante, requérant des connaissances très-étendues.

L'on se convaincra de l'importance qu'on attache à la science agricole en Angleterre, par l'extrait suivant, d'un discours remarquable de Lord Ashburton; discours prononcé au dîner couronnant l'exposition agricole de Gloucester en 1853; dîner auquel assistait au moins deux douzaines de Lords, un grand nombre de membres de la Chambre des Communes, le ministre américain Ingersoll, et notre célèbre et spirituel compatriote, le juge Halliburton, l'auteur de Sam Slick.

"D'autres nations, a-t-il dit, peuvent nous disputer la palme pour les manufactures et le commerce: la France produit de plus belles soieries, la Suisse de meilleures cotonnades, l'A-

mérique nous égale par la navigation, mais le produit de l'agriculture anglaise est sans égal. Le monde entier vient apprendre l'agriculture à notre école." L'orateur se félicite d'autant plus de ce succès, qu'en regard aux risques de tout genre qui menacent le cultivateur, l'agriculture lui paraît le plus difficile, le plus chanceux de tous les arts, celui qui fait le plus grand honneur à l'énergie humaine. L'existence du cultivateur ne lui paraît comparable qu'à celle du marin. "vous lutez sans cesse contre les vicissitudes des éléments. Vous ne pouvez arrêter les déluges de pluie, mais vous écoutez par le drainage l'humidité surabondante; vous ne pouvez prévenir la sécheresse, mais vous pulvérisez la terre par vos machines à une telle profondeur, vous donnez une telle vigueur aux plantes que vous la défiez; vous ne pouvez empêcher la multiplication des insectes nuisibles, mais vous pressez par des moyens artificiels la végétation de vos turneps de manière à leur échapper. Vous avez inventé des races d'animaux qui vous permettent de faire un bœuf dans vingt mois et un mouton dans quinze; vous avez appelé la vapeur à vous aider dans votre œuvre, et la vapeur vous a obéi; en un mot, vous avez ôté à l'agriculture son caractère empirique pour en faire la première des sciences et le premier des arts, ralliant sous une direction unique, dans une intime coopération les travaux du chimiste, du physiologiste et du mécanicien. Oui, nous, les cultivateurs de l'Angleterre, plus contrariés qu'aucune autre industrie par la nature, accablés en outre de lourdes charges, nous avons par notre courage et notre persévérance élevé notre nation au premier rang."

Une nation semblable pourrait-elle ne pas être grande, lorsque les grands de l'état portent tant de sollicitude au bien-être moral et matériel du peuple et que ce peuple lui-même dans les campagnes surtout, est aussi éclairé qu'il l'est en Angleterre?

Comme je le disais plus haut, toute position, occupation, se rattache par beaucoup de points à des connaissances fort diverses, qu'il est bon et quelquefois très-important de connaître. Avec un peu d'études et d'observation, on s'apercevra que l'agriculture ou plutôt la science agricole, est loin d'être comme on le pense souvent, un pauvre et ingrat métier, guère susceptible de développements. Il est un certain nombre de connaissances qui sont très-utiles au cultivateur; ainsi il lui est très-utile de posséder quelques notions de chimie, de physique, de botanique, de connaître les produits, l'état de culture des différents pays et leurs perfectionnements, etc., etc.

Combien d'hommes instruits et riches se sentiraient plus disposés à embrasser une profession aussi relevée à leurs yeux, dans laquelle ils trouveraient une industrie aussi savante et aussi lucrative qu'un grand nombre d'autres et qui ne serait pas indigne de leur attention! On ne verrait pas tant la jeunesse, ne sachant que faire, se livrer à l'oisiveté qui fait naître l'ennui, ce mal ignoré du cultivateur et qui est la source de bien des vices, des folies, des ruines, des désordres, des habitudes vicieuses et dépravées et qui font qu'avec des apparences riantes, on se meurt d'ennui à force de s'amuser.

En France, quand un propriétaire à l'intention de jouer un rôle, il faut qu'il quitte ses terres; en Angleterre il faut qu'il y reste. Non seulement la vie rurale est recherchée pour elle-même pour la liberté, l'aisance, l'activité paisible, le bonheur domestique, biens si chers aux Anglais, mais elle donne la considération, l'influence, le pouvoir, tout ce que désirent les hommes quand leurs premiers besoins sont satisfaits.

L'aristocratie anglaise à fait cause commune avec l'esprit rural, c'est ce qui a fait sa force, l'aristocratie française s'en est séparée et c'est ce qui a fait sa faiblesse.

Là où les échanges sont difficiles, le cultivateur est forcé de produire les denrées les plus nécessaires à la vie, c'est-à-dire les céréales, que le sol s'y prête ou non; on travaille pour vivre; coûte que coûte, il faut du blé, de l'orge, du seigle ou du sarrasin, et cela est une des causes de notre système de culture, mais ces mêmes causes sont en partie effacées aujourd'hui. Les développements de l'industrie nous donneront des centres, et avec des centres l'avantage de cultiver avec plus de profits beaucoup d'autres produits. Telle est l'origine de notre habitude de ne cultiver que des céréales qui épuisent la terre, et maintenant que les raisons qui expliquaient leur existence ont cessé d'exister, le défaut de cette éducation pratique qui serait le remède à l'apathie et à la routine, nous retient dans des habitudes funestes qui n'ont plus de raison d'être. Le défaut d'éducation pratique, nous rend routiniers, la routine nous retient dans la pauvreté, dans la crainte, la méfiance de tout ce qui ressemble à l'amélioration, au changement. L'inexpérience nous rend craintifs, et de peur de risquer quelque chose, en faisant un pas en avant, rien ne devient